

Enjeux 2

Page 5 :

CLAUDINE BERTHET. *En haut de l'escalier.*

Thomas, un jeune homme hanté par son enfance et par le mystère entourant ses origines, tente de renouer le fil qui le relie à son passé. Il entraîne son amie et confidente Sophie dans des jeux ayant pour but d'éclaircir les zones d'ombre qu'il ne supporte plus. Jeux dangereux et parfois pervers. Une sorte de descente aux enfers orchestrée par un innocent, la recherche d'une vérité impossible à saisir véritablement.

De cette quête désespérée, deux personnages se détachent alors : la mère de Thomas – qui emportera dans la mort le mystère de sa vie – et son grand-père, bien vivant, lui, qui est peut-être le seul à connaître la vérité.

Quand Thomas se retrouvera en face de son grand-père, ce n'est pas à une explication ni à une réconciliation qu'on assistera, mais plutôt à une mise à mort.

Page 20 :

NICOLAS COUCHEPIN. *Les Yeux ouverts.*

C'est la guerre. Retranchés dans un bunker, deux soldats, un jeune homme et un vieillard, surveillent le rideau d'arbres qui marque la frontière avec le pays ennemi. Une explosion les précipite à terre. Les deux hommes, blessés, peut-être mourants – mais si c'est le cas, ils ne le réalisent pas encore –, reviennent sur leur existence passée en évoquant les femmes qu'ils ont aimées. Au fur et à mesure de cette évocation, ces dernières prennent vie et interviennent pour rendre leurs derniers instants plus légers...

Page 54 :

SANDRA KOROL. *Salida*.

À la suite d'une panne de voiture, Nahum se voit contraint de passer la nuit dans un lupanar en compagnie d'un lascar du nom de Pato, de Begonia, unique pute de l'établissement et de la tenancière du lieu, la Comtesse. Cette dernière affirme qu'elle rendra l'âme au point du jour. Entre rires et révoltes, elle exige des trois personnes présentes qu'elles l'aident à mourir. Une nuit, un lupanar, un papillon aux reflets verts et violets et des secrets qui remontent à la surface en un tango amoureux.

Salida, c'est la sortie, oui. Mais, pour peu que l'on change de point de vue, c'est, aussi, l'entrée. Ce texte est une réflexion sur nos mouvements de fuite, certes ; sur nos mouvements de vie, par-dessus tout. En cela, l'interrogation sur la mort n'est pas morbide : elle rend la vie précieuse.

Page 80 :

CAMILLE REBETEZ. *Nature morte avec œuf*.

Günther von Hagens, le célèbre et non moins contesté plastinateur de cadavres, approche l'homme le plus grand de Russie pour en marchander la future dépouille. Le Russe, pétri de rhumatismes et dans une misère toute post-soviétique, refuse néanmoins de lui céder les droits sur son corps monstrueux.

Nature morte avec œuf propose un bestiaire grotesque et inquiétant inspiré de ce fait divers. Évariste y règle ses comptes avec le Créateur en cherchant à mettre enceinte Violette la bossue. On ne laissera pas à Violette, rebut de l'humanité, le droit de faire la fine bouche. C'est à ce prix qu'Évariste parviendra peut-être à dire merde à Michel-Ange. Dans *Nature morte avec œuf*, c'est les pieds dans la fange que naissent les héros.

Enjeux 2

CLAUDINE BERTHET
En haut de l'escalier

NICOLAS COUCHEPIN
Les Yeux ouverts

SANDRA KOROL
Salida

CAMILLE REBETEZ
Nature morte avec œuf



Théâtre en camPoche
Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

« Enjeux 2 »,
cent soixante-dixième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff
et Daniela Spring
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Mario del Curto
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-170-7
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Écrire est difficile

Toujours. Ça résiste, ça coince, ça se décroince, on ne sait pas par où ça passe. Il y a des jours où l'on sent clairement qu'on y est. Puis d'autres jours où l'effort est infructueux, malgré la bonne volonté, malgré l'acharnement. Un atelier d'écriture n'a pas pour objectif de rendre l'écriture moins difficile. Plutôt de rendre la difficulté surmontable. D'apprendre à délaissier la facilité.

Le responsable de l'atelier est lui-même quelqu'un qui écrit du théâtre. Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Qu'il a déjà accompli le chemin plusieurs fois, qu'il connaît les difficultés de l'intérieur. C'est son seul avantage sur les participants de l'atelier. Pour le reste, il n'a pas de recettes à proposer pour aller vite, pour que le processus soit facile et le résultat parfait. Si c'était le cas, il commencerait par appliquer son « savoir » à son propre travail. Il doit au contraire confesser que sa dernière pièce (celle à laquelle il est présentement attelé) ne s'écrit pas plus facilement que sa première.

Le responsable d'atelier ne cherche pas à inculquer sa façon d'écrire, ni ses thèmes, ni ses problématiques : qu'il soit clair que la production de clones n'est pas à l'ordre du jour. Il se veut plutôt dramaturge (il l'a été sur de nombreuses mises en scène dans une vie antérieure), dramaturge pour l'écriture. Son premier souci est d'entrer dans le projet qu'on lui présente, de l'explorer de l'intérieur avec son auteur. Comme tout dramaturge, il pose des questions, il signale, fait remarquer, propose un exemple d'écriture pris dans le répertoire, écoute l'écart entre ce qui se dit dans

le vouloir écrire et ce qui s'écrit sur la page, pointe des cohérences et des contradictions, écoute, propose.

On écrit avec la matière de sa propre vie. Que la vie ait été vécue, ou rêvée, ou imaginée, qu'elle soit bien ou mal vécue, vécue à mille à l'heure ou presque pas vécue du tout ne change rien à la chose. Et on écrit encore avec une certaine capacité à l'écriture qui vous vient d'on ne sait où. L'atelier n'aura aucune influence sur ces deux fondamentaux-là. « L'existentiel », « le degré de capacité » existent préalablement à l'atelier. Mais l'atelier va les mettre en jeu, leur donner l'espace de l'œuvre concrète à produire. Un sujet, une composition, un enjeu, des trajets de personnages, une prise de parole formellement articulée pour produire de l'écoute et du plaisir doivent en résulter. Il faudra beaucoup d'essais et d'erreurs pour y arriver.

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : quatre textes destinés au théâtre sont attendus. Il y a de quoi se réjouir.

JEAN-MARIE PIEMME

Claudine Berthet

En haut de l'escalier

À Jean-Marie Piemme

En haut de l'escalier... C'est là que se tenait Thomas lorsqu'il était enfant.

Les mots des adultes, en bas, au rez-de-chaussée, étaient pour lui entachés de mystère...

Comment recomposer le passé lorsque l'on devient adulte et que l'on a peur de « trop » savoir ?

Trouver refuge dans les rêves, dans les jeux... Mais les fantômes sont terriblement présents et envahissent la vie de Thomas, ils envahissent la scène.

Et les jeux sont parfois dangereux...

Personnages

Thomas
Sophie
La mère de Thomas
Le grand-père de Thomas

Décor : un petit appartement

La chanson écoutée par Thomas, *J'écoute mon cœur*, est interprétée par Zarah Leander. Paroles de Marius Berthet, musique de Louis Rey. Arrangement Billy Toffel CD: Koch international N° 330 318, *Flimmerwelt historische Originalaufnahmen 1935-1970*, enregistré dans les studios de Radio Genève en 1947.

Publié avec l'aimable autorisation des Éditions Lansman.

SÉQUENCE 1

La scène est vide. Le téléphone sonne. Quelques sonneries, puis il s'arrête. Thomas sort de la pièce du fond, regarde le téléphone. Il va chercher deux bols et une cafetière et les met sur la table. Il s'assied et se met à peler les pommes qui sont sur la table.

THOMAS. Sophie! *Un temps. Il va vers la porte du fond, frappe.* Sophie! *Un temps, il sourit, et donne un coup plus fort dans la porte:* Heinz! Heinz Wassermann! *Solennel:* Il est l'heure, Heinz Wassermann! L'heure du café, Heinz. Viens. Viens près de ton vieux camarade. Il a tout préparé.

SOPHIE, *entrant, avec l'accent de Heinz:* Ach! Fous faire café pour moi. Fou bon avec pauvre soldat allemand. Merci, merci à fou.

Elle s'assied et boit son café avec avidité.

THOMAS, *lui tendant un morceau de pomme:* Et aujourd'hui tu as droit à un morceau de pomme. Un, hein. Pas plus. On ne se goinfre pas.

SOPHIE. Koinfre? Moi pas comprendre ce qu'il dit.

THOMAS. Manger, trop manger. Goinfre.

SOPHIE. Koinfre ? Koinfre ? Que dit-il lui ? Moi pas parler bien votre langue.

THOMAS. Tu es complètement abruti, Heinz. Tu comprends rien. Goinfre, pas Koinfre.
Trop bouffer. La bouffe, la nourriture, la mangeaille.

SOPHIE. Fou parler trop vite pour moi.

Elle tend la main vers un autre morceau de pomme.

THOMAS. Halte ! J'ai dit : un morceau !

SOPHIE. Fou cruel avec Heinz. Moi faim. Moi manger feuilles des arbres quand moi soldat perdu dans la forêt. Beaucoup feuilles des arbres. Traversé la frontière. Fou beau pays. Pas guerre dans votre pays. Ja Ja ! Manger champignons aussi.
Sehr dangereux. Achtung champignons !
Mauvais. *Un temps*. Petite tartine pour pauvre Heinz ?

THOMAS. Plus de pain.

SOPHIE. Plus de pain ici aussi ? Dans pays en paix ?
Dans îlot de sécurité ?

THOMAS. Tu as oublié d'aller en acheter hier.

SOPHIE. Mais moi peux travailler pour que nous, ayons pain. Moi savoir tout faire.
Bon travailleur dans mon pays. Belle maison. Belle femme, beaux enfants. Hansel und Gretel leurs noms. *Elle tend la main vers la cafetière.* Schnaps!

THOMAS, *lui retirant la cafetière.* Eh dis donc, tu te crois tout permis? Tu manges mes pommes, tu bois mon schnaps? *Il lui tend la cafetière.* Bon. Vas-y. Mais une goutte, hein. Pas plus.

SOPHIE, *se servant et buvant:* Fou parents, femme? Fou enfant?

THOMAS. Eh non, tout seul. Mais alors là, complètement seul.

SOPHIE. Même pas petite... comment dit-on... fiancée? Fou jeune encore, choli garçon, fou peut plaire à jeune fille, nein? Fou sûrement petite amie quelque part.
Nein? *Un temps.* Ah! peut-être fou pas aimer femme? Fou préférer autre?
Heinz Wassermann tout prêt, si fou envie d'essayer. *Elle se rapproche de Thomas.* Fou envie de faire avec moi? Moi pas fait depuis si longtemps, nous chouer à fille et garçon?

THOMAS. Ah, mon salaud! *Il prend Sophie et la plaque au sol.* Tu veux que je te touche? C'est ça? Tu vas voir comme je touche, moi. Prends garde, Heinz Wassermann!

SOPHIE. Non, pitié, ne me tuez pas, moi pauvre soldat. Pardon! che ne voulais pas!

THOMAS. On va bien rire maintenant, Heinz Wassermann! *Il pousse Sophie dans la pièce du fond.* Tu vas pourrir dans la cave. Tu pourras hurler, personne ne t'entendra.

VOIX DE SOPHIE. Refenez! Ne partez pas! Che ne toucherai fou jamais plus!

THOMAS. Tu parles! Tu ne rêves que de ça Je te connais! Si tu as encore un peu de fierté, je te conseille la corde au-dessus de l'établi. Elle est solide. Mourir de faim et de soif, ce n'est pas très agréable. La faim... encore... mais la soif, Heinz, la soif!
La langue sèche, plus de salive, la bouche crevassée! Tellement soif qu'on lèche les murs pour y trouver un peu d'humidité! Ta punition, Heinz! Ta punition!

VOIX DE SOPHIE. Eh, Thomas, tu m'ouvres?

THOMAS. Dans cinquante ans, on trouvera ici un petit tas d'os blancs, et ce seront les tiens!

VOIX DE SOPHIE. Thomas, ouvre! Arrête!

THOMAS. Comment? Tu n'es pas encore mort? Tu en mets du temps.

SOPHIE. J'ai soif! Ouvre!

Thomas va ouvrir, Sophie entre.

THOMAS. Mon Dieu! Un fantôme! Heinz Wassermann revient! Il revient! Il s'approche...
Oh, il s'assied maintenant.

SOPHIE. Laisse-moi boire mon café.

THOMAS. Il n'a plus d'accent? Est-ce bien toi, Heinz? Oui, c'est lui. Oh! il bouge la tête!
Il n'a pas l'air content. Es-tu Heinz ou son fantôme? Réponds! Réponds! Tu vas répondre, oui ou non? *Il prend Sophie à la gorge.*

SOPHIE. Thomas, là ça suffit.

THOMAS. Peut-être es-tu encore un peu vivant?
Peut-être as-tu encore un peu de chair? Tiens, tiens... Et si je plantais mon couteau dedans...
pour voir...
Il se saisit du couteau sur la table et se précipite sur Sophie.
Gare à toi, Heinz Wassermann!

Ils se battent en riant. Ils rient trop. Thomas soudain se tient la main.

THOMAS. Merde.

SOPHIE. C'est malin. Montre-moi. Attends...

Elle va chercher du désinfectant dans le buffet.

THOMAS. J'aime bien jouer avec toi, Sophie. Tu es belle quand tu joues...

SOPHIE. Ça va? Tu peux bouger les doigts? Montre-moi. *Un temps.* Je ne jouais plus. Quand tu m'as plaquée au sol, je ne jouais plus.

THOMAS. Oui.

SOPHIE. Bon, c'est pas profond. Attention, ça pique.

THOMAS. Tu te souviens? Quand on était dans la cour de récréation, je suis tombé en jouant au ballon. Je pleurais comme un veau. J'appelais ma maman. Les genoux tout écorchés. Je suis venu vers toi. Ta langue a remplacé le mouchoir que je n'avais pas. Tu as léché le sang sur mes genoux.

SOPHIE. C'était bon. Sucré.

Sophie se penche sur la main de Thomas pour l'embrasser.

THOMAS, *retirant sa main avec violence*: Ne me touche pas.

Silence. Sophie pleure.

THOMAS. Tu pleures ?

SOPHIE. Non.

THOMAS. Pourquoi tu pleures ? *Un temps.* « Grand-père, dis-moi pourquoi elle pleure maman. »
– « Elle ne pleure pas. Elle pèle des oignons. »
– « Il n'y a pas d'oignons sur la table. Pourquoi elle pleure alors ? » – « Tu te tais et tu poses pas de questions. Les petits-enfants ne doivent pas poser de questions. Compris ? » – « Compris, grand-père. Mais pourquoi elle pleure, maman ? pourquoi elle... »

SOPHIE, *l'interrompant* : Ça suffit. Merde.

THOMAS. « Parle pas comme ça, maman. Tu es douce, je suis ton chevalier volant : tu sais, le petit costume que tu m'as fabriqué, avec deux ailes dans le dos. Et le chapeau, et les collants blancs. Même l'épée... »

SOPHIE. Moi je ne connais de blanc que la couleur de ton slip. Dans notre lit, l'épée, tu la mets entre nous.

THOMAS. Tu peux me quitter si tu veux.

SOPHIE. Je t'aime, Thomas. Tu sais bien.

THOMAS. Tu peux me quitter. Justement à cause de ça.

Changement d'éclairage.

FLASH 1

THOMAS. J'ai quatre ans. Maman s'appelle Martha. J'aime mieux dire maman. Grand-père s'appelle Georges. Georges et Martha. Et moi, Thomas. Personne d'autre dans la maison. Je suis en haut de l'escalier. J'écoute. Qu'est-ce qu'ils disent en bas? Je descends, je tiens fort la rampe. Je m'arrête sur la quatrième marche. Quand ils parlent fort, je peux entendre un peu des bouts de mots. Tout mélangés, comme mon puzzle. J'y comprends rien. Je ne sais pas mettre les petits morceaux ensemble, alors je vois jamais l'image en entier. Qu'est-ce qu'ils disent?

J'ai cinq ans. Maman et grand-père crient. Je suis en haut de l'escalier. Je descends pas. Il faut pas déranger. On m'a dit. Il y a du bruit aussi, comme si on remuait des meubles. J'écoute. J'entends des mots: Ment. Amant. Le premier mot je connais, pas le deuxième. Je vais dans ma chambre. Je regarde le livre avec l'image du bonhomme qui vole. Il a des ailes et aussi une épée. Je ne sais pas lire. Je regarde seulement le bonhomme. J'entends plus rien: j'ai fermé la porte.

J'ai six ans. Je suis à la cuisine. Je lis l'histoire du bonhomme qui vole. J'entends grand-père et maman qui arrivent. Ils parlent fort. Dispute. Je

me cache sous la table. Ça tape sur la table. Grand-père coupe de la viande. Je sais parce que le sang coule le long de la nappe. Et il y a l'odeur. Grand-père dit: C'est moi maintenant. C'est moi. Maman pleure. Grand-père respire très fort. Le tablier de maman tombe par terre. Maman aussi respire très fort. Elle dit Georges, s'il te plaît. Grand-père dit Martha, Martha, ma Martha. Martha. Il ramasse le tablier. Ils s'en vont dans le jardin. Moi j'aimerais bien voler comme le bonhomme. Très haut pour voir tout ce qui se passe en bas. À cinq ans, je croyais que je pourrais. À six ans, je suis plus sûr. C'est l'heure du goûter... Maman! J'ai faim!

La mère de Thomas apparaît. Elle pourrait être vêtue d'une robe blanche, les cheveux dénoués. Un châle sur les épaules. Elle porte un panier plein de cerises. Elle s'approche de Thomas, lui donne des cerises comme on donne la becquée.

MÈRE, *comme une comptine*:

Le petit pois est dans mon ventre
Qui sait qui sait s'il grandira?
Le petit pois est dans mon ventre
Qui l'y a mis le petit pois?

Thomas s'en va, la mère reste seule dans l'espace.

MÈRE.

Les draps sont frais, fleurs au jardin, fenêtre ouverte

Ventre gonflé corps déformé, larmes secrètes
Tu ne reviendras pas.
La table est mise, vin sur la table, nappe à
carreaux,
Odeur de mort, seins pleins de lait, sexe au repos
Tu ne reviendras pas.
Le petit lit, lampe allumée, la chambre prête,
Pas pu tuer, pas pu jeter, pas pu ces mots :
Je ne le voulais pas.
Odeur de toi, seins plein de sève, sexe tendu
Yeux en bataille, mains qui se tendent, langue à
l'affût
Tu ne reviendras pas.
Les draps sont frais, fleurs au jardin, fenêtre
ouverte,
Ventre vidé, corps desséché, larmes offertes
Tu ne reviendras pas
Tu ne reviendras pas
Tu ne reviendras pas.

MÈRE, *comme une comptine* :

Le petit pois sort de mon ventre
Je sais, je sais qu'il grandira
Le petit pois sort de mon ventre
Mais toi jamais ne reviendras.

NOIR

Nicolas Couchepin

Les Yeux ouverts

Pièce pour cinq personnages réels ou rêvés

Personnages

Le jeune

Le vieux

Sabra, *la femme ennemie*

Le chœur des femmes rêvées: *la femme du rêve du jeune (Marthe), la femme du rêve du vieux (Camille)*

Décor monumental, sombre, froid, humide, aux proportions destinées à couper toute forme d'intimité, ou à l'accentuer. Sur l'une des faces, une ouverture rectangulaire longue et étroite disposée horizontalement laisse apercevoir un petit morceau de paysage de verdure sauvage, coupé au loin par un rideau d'arbres. Toute la lumière vient de cette ouverture.

Des tuyaux fuyants courent le long de la paroi; un lit militaire à étages; une plaque électrique avec une bouilloire; des cartons empilés contre le mur.

Des objets hétéroclites jonchent le sol. L'endroit est mal entretenu, malpropre, sombre. Dans un coin, deux ou trois cercueils ouverts sont empilés. C'est en effet la guerre, bien que rien ne le laisse présager.

Pour les deux hommes, qui surveillent la frontière avec le pays ennemi (situé derrière le rideau d'arbres), c'est seulement l'attente que quelque chose se passe.

PREMIÈRE PARTIE

On entend chanter les oiseaux. Le jeune est debout vers la fenêtre, adossé contre le mur. Il est immobile. On dirait qu'il regarde dehors. L'autre est allongé sur l'un des lits. Au bout d'un moment, le vieux se lève, va vers un tuyau qui fuit et récolte de l'eau dans la bouilloire. Puis il se dirige vers la plaque électrique et pose la bouilloire dessus. Ce faisant, il aperçoit, par terre sous l'empilement, un objet qui ne devrait pas être là. Il se penche pour ramasser l'objet et laisse tomber la bouilloire.

Une explosion brutale, coïncidant avec le choc de la bouilloire contre le sol.

À partir de là, le temps n'a plus la même valeur. Les deux hommes sont tombés ou ont été précipités à terre.

Ils sont peut-être en train de mourir; si c'est le cas, ils ne le savent pas encore.

LE JEUNE, burlant, terrifié: Ils viennent! Ils sont là!

Un temps pendant lequel les deux hommes ne bougent pas. Puis le vieux se relève, ramasse la bouilloire et se met à faire du café. Le jeune se relève aussi, plus lentement. Il regarde autour de lui, désorienté.

Ce bruit, tu n'as pas entendu, comme un coup de, une bombe, un truc a explosé. Ils arrivent, ce sont eux!

Un temps.

Quoi, je tombe de sommeil! Ce n'est pas vrai, je tombe de rien du tout.

Le jeune s'approche du vieux qui fait son café.

Du café, et pendant ce temps, ils arrivent par derrière, font pas de bruit, et on se retrouve morts, la tasse renversée sur la gueule, le noir qui fait flaque sous la tête, la gorge ouverte remplie de café froid. Bois-le tout seul ton café.

Il retourne vers l'ouverture dans le mur. Le vieux boit son café. Il regarde tranquillement l'autre s'agiter, sans perdre de vue l'objet qu'il a remarqué sous le meuble avant l'explosion. C'est un soulier de femme, orphelin, à haut talon, en velours vert.

On attend depuis trop longtemps. On ne sait plus rien faire. Quand les autres viendront, ce sera quand même une surprise. Parce qu'on n'attend que ça.

Un temps.

Pour lui-même: À moins qu'on soit morts d'attendre. Les yeux ouverts. Sans savoir qu'on est morts.

Un temps.

Je n'en peux plus. Si je cesse d'attendre, ils arrivent. Si je ferme les yeux, ils arrivent. Pas dormir, pas boire du café, pas penser. Juste attendre.

Le vieux remplit une tasse, apporte le café au jeune. Celui-ci boit. Le vieux est impatient de pouvoir se saisir du soulier, mais il ne veut pas que le jeune s'en rende compte.

D'ailleurs, qu'est-ce qui te prend de faire du café? À cette heure-ci, moi je surveille, toi, tu dors. C'est la règle.

LE VIEUX. Y a quelque chose qui n'est plus comme avant.

LE JEUNE. Non, c'est plus comme avant.

Un temps.

Il est bon, ton café.

Un temps.

Comme avant.

Un temps.

Qu'est-ce qui n'est plus comme avant ?

LE VIEUX. Le temps. On dirait qu'il compte moins d'heures qu'avant.

LE JEUNE. Ah !

Un temps.

Mais c'est quoi qui n'est plus comme avant ?

LE VIEUX. Le temps, je te dis ! Il y a un bruit, dedans.

LE JEUNE. J'entends rien.

LE VIEUX. Tu n'entends pas ? Comme une pulsation ? Un bruit de ressac, comme la mer quand elle monte ?

LE JEUNE. Jamais vu la mer.

Un temps.

J'entends rien.

Un temps.

Y a que les mouches pour me distraire.

Un temps.

Qu'est-ce qu'elles foutent là, toutes ces mouches? C'est une invasion ou quoi?

Un temps.

Ce doit être le bétail. Club Med pour les mouches. Buffet à volonté. Elles passent leur temps à sucer les yeux des bêtes. Les vaches ne peuvent pas se défendre. Même en fermant les yeux. Faut bien qu'elles voient le boucher arriver. C'est pas une vie, le bétail.

Un temps.

Y a des mouches, au bord de la mer?

LE VIEUX. Y a des oiseaux. Ils bouffent les mouches, mais y en a toujours de nouvelles.

Un temps.

LE JEUNE. Foutues vaches, foutues grosses vaches bêtes et vulnérables. Ont envie de fermer les yeux, peuvent pas. Tout ça à cause des mouches.

Un temps.

LE JEUNE. Je surveille. Faut bien qu'il y en ait un pour le faire.

Un temps.

J'en ai marre d'attendre.

LE VIEUX. Ferme les yeux.

LE JEUNE. Pour me faire descendre par surprise ?
Pas question : je suis pas un quartier de viande,
moi ; j'ai pas un bloc de sang plein la tête, et les
mouches qui entrent par les yeux ouverts.

LE VIEUX. Fais comme tu faisais tout à l'heure.

LE JEUNE. Je dormais pas, je te dis ! Faut qu'on les
voie venir de loin, les autres. Faut se préparer à
leur venue.

LE VIEUX. Tu vois le rideau des arbres, là ? Derrière,
il y a un bunker comme celui-ci. Un vieux qui
fait du café. Un jeune crétin qui passe son temps
à chasser les mouches au coin de ses yeux.
Derrière le rideau d'arbres, l'eau brune qui coule
dans les tuyaux, avec laquelle le vieux fait son
café, elle vient de la même source que l'eau d'ici.
Les arbres, vus de là-bas, sont juste à l'envers de
ceux qu'on voit d'ici. C'est exactement pareil. La
seule différence, c'est que là-bas, derrière le
rideau d'arbres, les autres, c'est nous.

LE JEUNE, *avec la violence de la peur* : Qu'ils viennent,
les autres. Je les attends ! Verront leur sang leur
couler des yeux.

Un temps.

Paraît que du sang, y'en a des litres, là-dedans.

LE VIEUX. Des seaux. Ça s'arrête plus. Ça s'étale. Ça
finit par prendre toute la place. C'est sombre,
aussi. Y a des reflets.

LE JEUNE. C'est noir ?

LE VIEUX. Quand c'est froid, c'est noir. Opaque.
Mais tu n'es plus là pour le voir. Les reflets, par
contre, tu les vois.

Un temps.

Ce sont les reflets qui font mal.

Un temps.

Ça fait des éclairs par où ça coule.

LE JEUNE. Comme le foutre, alors.

Ils rient.

Quand j'étais petit, j'avais tout le temps les
genoux couronnés. Des croûtes noires. Ma
maman disait, espèce de cascadeur, elle disait.
Pas possible d'être aussi casse-cou, elle disait.

LE VIEUX. Le sang des genoux couronnés, c'est pas
le même. C'est du réseau périphérique. Le vrai
sang, celui qui devient noir, le sang qui n'a plus
de reflets, il charrie ton âme quand il coule en
dehors de toi.

LE JEUNE, *regain de panique* : Pas peur. Pas peur.

Un temps.

Qu'est-ce qu'on fout là, hein ? Pas même moyen
de s'envoyer en l'air. Personne, sauf toi.

LE VIEUX. Ne te plains pas trop. D'un coup, il va
passer plus vite qu'un train express, le temps.
Bientôt, tout ce qui te restera d'enfance, ce sera

le sentiment d'avoir perdu quelque chose d'important, sans pouvoir dire ce que c'est. Ne sois pas trop pressé. Faut savoir attendre.

LE JEUNE. Attendre, attendre, y a que ça à faire ! Un truc de bonne femme, attendre.

Un temps.

LE JEUNE. Combien de temps ça prend, jusqu'à ce qu'un type soit mort ?

Un temps.

Cinq minutes ? Une heure ? Une semaine, une seconde ?

LE VIEUX. Il faut prendre le temps de fermer les yeux.

LE JEUNE. Je fermais pas les yeux, je te dis ! On n'est pas des bêtes, nous. Hein, on n'est pas des bêtes ?
Silence.

C'est pour ça qu'on surveille.

LE VIEUX. Ah, ta gueule, à la fin ! Tu ne vois pas que la guerre est partout ? La nuit, dans ton lit, le matin, avec ta queue au garde-à-vous. Accrochée sur ta nuque pendant toute la journée. Le soir, contre ton ventre, sans personne pour te la faire oublier. Tiens, pendant que je bois mon café, elle est sur mon épaule.

Un temps.

Je la vois derrière toi, à faire des signes dans ton dos. Mais puisque, toi, tu n'as pas peur, toi, tu es jeune, toi, tu as le ventre plein de foutre, toi!

Le jeune implore du regard, comme un enfant qui quête l'approbation d'un père. Le vieux s'approche de lui et le rassure.

Ah, c'est vrai que les jeunes comme toi sont immortels! Tout le monde sait ça. Les jeunes comme toi, c'est pas que la mort ne les rattrape pas, c'est qu'ils ne la sentent pas venir. Mais ne t'inquiète pas. Ce sera bien assez long.

Le jeune ne répond pas.

Le vieux se parle tout seul. Ils partent les yeux ouverts. Tu partiras les yeux ouverts. Tu ne comprendras pas ce qui t'arrive. C'est peut-être mieux comme ça.

Pas de réponse. Le vieux parle fort, comme pour conjurer son mouvement d'humeur.

Mais en silence, ah oui, en silence.

LE JEUNE. Chut! Les oiseaux. On ne les voit plus.
Tu crois que...?

LE VIEUX. J'aurais tant voulu avoir un fils. Un beau gars, valeureux. Comme toi. Un crétin dans ton genre, qui ne comprend pas grand-chose, mais avide, avide.

LE JEUNE. Tais-toi, je te dis. Les oiseaux...

LE VIEUX. Mais j'en ai pas eu, d'enfant. Je sais pas pourquoi. Peur de manquer un truc plus sexy, peut-être. C'était pas urgent.

LE JEUNE, *chuchotant* : On voit plus les oiseaux.

LE VIEUX. Tant mieux. Ces petites choses palpitantes, trop douces, trop légères, ça me fiche la nausée. Pendant des années, je les ai pas vus passer. Un soir, juste avant de venir ici, j'en ai vu un, d'oiseau. Fatigué. Volait lentement. Je n'entendais pas le bruit du vent dans ses ailes. Ça m'a fait penser à quelqu'un. Ça m'a donné envie de pleurer. De fermer les yeux. Il avait l'air si fatigué, j'ai eu peur qu'il me tombe dessus.

LE JEUNE. Ah, ça y est, j'en vois un. Ils étaient dans les arbres.

LE VIEUX. C'est tellement étranger, ces bestioles. Tellement inhumain. Cet oiseau-là, il m'a fait penser aux jeunes crétins dans ton genre. Au fils que je n'avais pas eu. Aux filles qui m'ont fait crier de plaisir. Il m'a fait penser à ma mère.

LE JEUNE. Moi, je pense pas à ma mère quand je crie de plaisir !

LE VIEUX. Justement. Ça m'a dégoûté. Ta mère n'a pas le nom d'une femme ; à tes yeux elle ne l'a jamais eu. Toi, tu es son fils, et tu ne vois jamais

son reflet dans aucun miroir. Ta mère n'est pas faite pour ça. De voir cet oiseau, ça m'a fait comprendre que j'étais arrivé au moment où la femme que j'aimais n'allait plus se refléter dans les yeux de personne. Je me suis demandé à quoi je ressemblais, moi, dans son regard terni, son regard de mère sans enfant, pendant qu'elle restait assise là, épluchant éternellement des légumes sur sa chaise de cuisine. J'ai compris que, si je voyais les oiseaux voler, si je pouvais compter leurs battements d'ailes épuisés, c'est que j'étais exactement là, à cette place, pas une autre.

Un temps.

À la moindre occasion j'ai les yeux qui mouillent. C'est le moment de partir à la guerre.

LE JEUNE, *ricanant*: Eh, chiale pas! On va allumer des cierges, là.

LE VIEUX, *agressif*: Ça prend pas mal de temps jusqu'à ce qu'un type soit mort. Quand j'avais ton âge, j'étais comme toi. Je ne pensais pas qu'on pouvait crever avant d'avoir fermé les yeux. Maintenant, je sais que les corbeaux préfèrent ça. Les yeux ouverts. Si tu ne fermes pas tes propres yeux, quand tu meurs, personne ne le fera pour toi. Les corbeaux vont adorer ça.

LE JEUNE. Ferme-la. Déjà qu'on s'embête comme des rats morts.

Un temps.

LE VIEUX, *avec une certaine avidité*: Tu faisais quoi, alors, puisque tu ne dormais pas ?

LE JEUNE. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Un temps. Le vieux ne répond pas, se plonge dans un vieux magazine.

LE JEUNE, *avec l'envie d'être interrogé*: Ça ne te regarde pas.

La femme du rêve du jeune entre en scène. Elle tourne autour de lui, une espèce de danse sensuelle à laquelle il répond à contretemps. C'est un rêve de noce de campagne plus que de nuit de noce, de reconnaissance plus que d'érotisme.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Tu pensais à moi ?

LE JEUNE. Elle aussi, elle attend. Elle m'aime. Elle pense à moi tout le temps.

Un temps. La femme danse.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE, *chantonnant*: Tu es parti depuis tellement de temps, je n'attends plus que mon attente de toi. Je m'habitue à l'idée que tu ne reviendras pas.

LE JEUNE. Ce que je ne sais pas, c'est comment elle m'attend. Mais elle a sûrement trouvé la manière. Elle est belle. Je t'ai montré sa photo ?

LE VIEUX, *nostalgique*: C'est comme si je ne l'avais pas vue. C'est toi qu'elle attend, pas moi.

LE JEUNE. Oui. C'est moi qu'elle attend. Toi, personne ne t'attend. Avec tes histoires d'oiseaux.

Le jeune retourne surveiller dehors. Le vieux reprend son café et son magazine. Un temps.

Noir.

Quand la lumière revient, une nouvelle femme est là. C'est la femme du rêve du vieux. Elle est couchée sur son lit de mort. Le vieux est assis à son chevet.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Toi aussi, pauvre amour, tu penses à moi.

LE VIEUX. Je t'oublie parfois. Et même souvent.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Je sais comment tu m'oublies.

LE VIEUX. Je t'aimais tant. Mais de ça, je ne m'en souviens pas. Tu as mis si longtemps à mourir !

Un temps.

L'exaspération, l'impuissance, la révolte m'ont manqué plus que toi.

Un temps.

Pas un seul de ces matins malades où je n'ai pas eu envie de fuir. De te laisser toute seule. C'était insupportable de te voir partir.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX, *avec tendresse*:
Mais tu es resté.

LE VIEUX. Je ne sais pas ce que j'y ai gagné. *Un temps.* Ce fils que nous n'avons pas eu, il me manque. Ici, encore plus. Aujourd'hui, encore plus.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX, *désignant le jeune*:
Tu n'as qu'à l'adopter. M'a tout l'air d'en avoir besoin.

LE VIEUX. C'est sûr que c'est moi qui lui fermerai les yeux. Il est trop jeune pour comprendre ce qui lui arrive. *Un temps.* Moi, personne ne me fermera les yeux.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Moi, je serai là. Moi, ou bien l'autre, cette fille si jolie que tu as rencontrée l'autre jour. Comment s'appelle-t-elle?

LE VIEUX. Je n'en sais rien.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX, *ironiquement, mais avec tendresse*: Tu perds la mémoire.

LE VIEUX. À cause de toi. Tu m'as fait vieillir.
J'étais un gamin quand on s'est rencontrés.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX, *riant*: Tu te souviens, la première fois...

Les deux rient comme des enfants.

LE VIEUX. Si ma mère savait... Son couvre-lit brodé!

Ils pouffent.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. J'avais une peur bleue. Je n'aurais jamais fait ça avec un autre que toi.

LE VIEUX. Pfff! Pour moi, tu n'étais de loin pas la première!

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. menteur. Fanfaron. Je t'aime.

Ils rient.

LE VIEUX. Comment c'est, derrière le rideau d'arbres?

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Difficile à décrire. Comme tu veux que ce soit, peut-être.

LE VIEUX. J'ai peur.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Je sais, mon pauvre amour. Tout le monde a peur au moment d'y aller. Je voudrais te rassurer. C'est inutile, mais je voudrais quand même. Je ne peux que t'aimer.

Un temps.

Bêtement. Inutilement. Fort.

Un temps. La vieille femme rit. Elle montre le soulier à terre. Le vieux le prend et le lui met dans la main.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Un modèle commun. Mais c'est joli. Ils lui allaient bien ?

LE VIEUX. Pas eu le temps de me rendre compte.

Ils rient.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Pourquoi n'es-tu pas resté dans son lit, après ?

LE VIEUX. Tu aurais été jalouse. J'aurais eu honte de moi. Je me sentais tellement soulagé. Libre.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Jalouse ? Je ne suis pas jalouse.

LE VIEUX. Je ne pouvais pas le savoir. Je te voulais jalouse.

Un temps.

Peut-être que j'ai eu peur.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Je ne suis pas jalouse.

LE VIEUX. Ce n'est pas pour toi que j'ai peur.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Bien sûr que non.

Un temps.

LE VIEUX *brusquement furieux*: Ah, tais-toi! Tu ne m'attends plus, tu n'es plus là pour m'attendre.
La femme de son rêve sourit mais ne répond pas.
Pas jalouse, tu parles. Je te connais!

LE JEUNE. Ta femme, elle est morte depuis longtemps?

LE VIEUX. Elle disait toujours ne rentre pas trop tard! Elle n'aimait pas que je traîne dehors.
S'adressant directement à la femme, agressif.
Et maintenant, faudrait que je ne te rejoigne pas trop vite? Allez comprendre ces bonnes femmes. Je n'en ai pas l'intention, figure-toi.

Le vieux prend la chaise, contourne le lit en touchant la femme tout le long de son corps et remonte de l'autre côté pour s'asseoir à nouveau au chevet de la femme; il la touche pour ne pas l'oublier, plus que par désir, par nostalgie plus que par amour. Son attention reste partagée entre ses pensées et le soulier sur le lit.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX, *agressive* : Moi non plus je n'avais pas l'intention de mourir. Moi aussi j'avais peur.

Un temps.

Mais je ne t'en veux pas.

Le vieux hausse les épaules.

Mais d'aujourd'hui, de maintenant, tu es responsable ! *Brandissant le soulier* : Et tu ne veux même pas prononcer son prénom.

LE VIEUX. Sabra. Elle s'appelait Sabra.

Un temps.

C'était juste un accès de jeunesse. Une fièvre de me souvenir. De toi.

Le vieux regarde si le jeune l'observe, puis il saisit le soulier et le manipule tendrement. La femme sourit et se retourne sans répondre. Le vieux jette le soulier derrière le lit. Un temps. La femme semble morte, cette fois.

Le vieux, avec colère :

Ne pas leur faire confiance, petit. Elles mentent toutes. Si ça se trouve, quand tu rentreras, la tienne aura cessé de t'attendre. Elle ne se souviendra plus de toi. Tu seras devant elle, et elle, elle t'attendra encore. Ce n'est pas sûr qu'elle saura que tu es rentré. Ou même qu'elle te reconnaîtra. Ce n'est pas sûr qu'elle saura quitter son désir d'attendre. Et toi, sans tes bras, sans ta tête, sans tes rêves... Moi, je préfère m'occuper du café.

Le jeune homme ne réagit pas. Le vieux ramasse le soulier de femme. Il le sent, il le tâte. Il cherche à circonvenir sa

peur. Il ne surveille absolument pas dehors, mais prend garde à ne pas réveiller le jeune. Longue scène silencieuse. La femme du rêve du vieux est à nouveau allongée sur son lit de mort. Le vieux essaie de lui enfiler le soulier au pied, il finit par le poser à côté d'elle et s'allonge contre elle. La femme du rêve du jeune entre, ôte les souliers du jeune homme. Elle lui met ses mains sur le sexe, elle pose ses mains à lui sur ses seins.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Tu vois bien qu'il n'est pas à moi. Trop petit, bien trop. Va la retrouver, je te dis.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE, *s'adressant à la vieille femme avec agressivité*: Pourquoi l'envoyez-vous vers une autre? Moi, jusqu'à son dernier souffle, je le veux à moi seule. S'il pense à une autre maintenant, je lui sors moi-même les entrailles de son ventre, avec mes propres ongles!

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Vous savez bien. Même quand ils restent, ils vous quittent.

Un temps.

La jeune femme virevolte gaiement.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Ah, moi, je suis encore bien trop jeune pour savoir ça! Moi, il est à moi tout entier! Moi, je ne le prête à personne!
Un temps. La femme du rêve du vieux sourit.

Ah, moi, l'attendre, l'attendre! *Précise, sexuelle:*
Devenir sèche comme bois mort, t'attendre
encore, ne plus savoir comment tu es fait, t'at-
tendre, mettre mes mains là, t'attendre, ton sexe
comme un bois mort, un pieu planté depuis
mille ans. T'attendre. Préférer mon attente à ton
corps. Ne pas t'imaginer avec une autre.

LE JEUNE, *sans ouvrir les yeux:* C'est toi que j'aime.
Personne d'autre.

LE VIEUX. Vous mentez tous.

LE JEUNE. Avec les bonnes femmes, faut bien se
défendre!

Un temps.

Si au moins tu n'étais pas un vieux bouc. En âge
d'être mon père, en plus.

Le vieux rit. Il se baisse pour reprendre le soulier.

LE JEUNE. C'est quoi?

Le vieux cache précipitamment le soulier derrière son dos.

LE VIEUX. Ce n'est rien. C'est à moi.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Il l'a pris chez
cette femme au beau prénom, quand il est parti
l'autre matin. Il avait les yeux mouillés. Moi, je
pleurais, mais les larmes des morts coulent par
en dedans.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Pffuit! Rien qu'une femme étrangère.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Sabra, elle s'appelle. Elle est belle.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Eh, moi non plus je ne suis pas mal.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Croyez-moi, Sabra pourrait nous rendre service.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Franchement, je ne vois pas comment.

LE JEUNE, *parlant du soulier*: Tu l'as trouvé où?

LE VIEUX. Nulle part, je te dis.

LE JEUNE. M'en fous. J'ai l'autre.

LE VIEUX, *très énervé*: Quoi, l'autre! Tu ne peux pas avoir l'autre. Il n'y en a qu'un seul. Celui que j'ai, c'est l'autre. Il n'y en a qu'un.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Je te tuerai si tu as l'autre. Donne-le-lui. Ne pense à rien ni à personne, qu'à moi.

LE JEUNE, *en riant*: Mmmmh, de tes mains, tu me tuerais. Allez, c'est pour rire. On s'embête tellement.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Bien sûr que non, il n'a pas l'autre. Juste des mots pour tromper la peur. Des mensonges de petit enfant. Nous, on est toutes nues, sous nos habits. Mais eux! Même morts, ils restent toujours vêtus. Nous ne sommes pas comme eux.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE, *souriant*: Je le tuerai s'il a l'autre. Cette femme étrangère! Quand on s'allonge aussi souvent qu'elle, pas besoin de se chausser.

LE JEUNE, *sensuel, avide*: N'empêche que, si j'avais l'autre, il me ferait penser à toi.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. C'est un truc de putain.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Ces femmes ennemies, elles ne sont pas si différentes de nous. Elles aussi, elles attendent des hommes qui ne reviendront pas.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Rien qu'une putain quand même.

LE JEUNE, *au vieux*: Allez, prête-le-moi, juste un moment!

LE VIEUX. Pour que tu te branles dedans?

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Tu n'as qu'à penser à moi. À moi seule. Tu entends ?

LE JEUNE. Combien de beaux gars tu as regardés descendre du train, en m'attendant ?

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE, *furieuse*: Cent fois plus que tu n'en peux compter !

Le jeune homme rit. La femme de son rêve se détourne. Le jeune cherche à la prendre dans ses bras. Le vieux en profite pour essayer de jeter le soulier par l'ouverture dans le mur. Le jeune l'empoigne pour l'en empêcher.

Noir.

Quand la lumière revient, le jeune tient le soulier dans la main, le vieil homme est par terre.

LE VIEUX. Tu as la photo, toi ! Moi, je n'ai rien. Rien du tout. Je n'ai rien.

Le jeune contemple son butin avec ravissement. La femme du rêve du jeune danse autour de lui. La femme du rêve du vieux embrasse tendrement le vieux avant de s'éloigner. Il la regarde partir. Il pleure.

LE JEUNE. Elle était comment, la fille dedans !

LE VIEUX. Petit con. Tu n'avais qu'à pas dormir.

LE JEUNE. Je ne dormais pas, je te dis !

Un temps.

Il doit être là depuis longtemps. Il est usé.

LE VIEUX, *avec hargne*: Réfléchis un peu! On ne repart pas d'ici les pieds nus. Il était au pied d'une fille qui n'a pas su garder les yeux ouverts!

LE JEUNE. Une qui s'en va nu-pieds, on l'aurait vue.
Y a personne ici.

Un temps.

Allez, quoi, c'est pour rire. Ce n'est qu'un truc de bonne femme. Je te le rendrai, après.

LE VIEUX. Il ne vaudra plus rien. Tu as mis tes sales pattes dessus.

Un temps. Les gestes qui suivent sont lents. Le vieux passe derrière le jeune et se plaque contre son dos. Le jeune se laisse faire, il tient son soulier dans la main, il apprécie le geste. Sensuel.

Ici, il n'y a jamais que toi et moi. On tourne en rond. Nos pensées aussi tournent en rond.

Le vieux pose une main sur le bas-ventre du jeune homme. Celui-ci se laisse aller contre le vieux qui le caresse avant de saisir tendrement le soulier. Le jeune homme ne semble pas s'en apercevoir.

Ce soulier, il est à une femme que j'ai rencontrée. Je n'en avais jamais eu d'aussi belle. Comme une putain. Elle m'a pris là.

Le jeune homme ferme les yeux, se laisse aller dans les bras du vieux.

LE JEUNE. Belle comment ?

LE VIEUX. Comme on ignore qu'il y en a. Comme on ne peut pas regarder tout le temps, comme ça ferait mal derrière les yeux. Comme le sang qui coule avec des reflets.

Le jeune homme se laisse complètement aller, abandonnant le soulier au bout de sa main. Le vieux reprend le soulier d'un geste brusque et s'éloigne. Le jeune manque de tomber.

LE JEUNE. Sale hypocrite!
Le vieux ne répond pas, tout à sa reconquête. Un temps.
Dis-moi comment elle était belle. Belle comment ?
Un temps.
Ah, et puis je m'en fous. Moi, j'ai la photo. Toi, tu n'as rien que ça.

LE VIEUX, *avec tendresse*: Tu n'es vraiment qu'un jeune chien.

Il tend le soulier au jeune homme qui le prend en riant.

LE JEUNE. Elle devait avoir de sacrées longues jambes.

LE VIEUX. Longues à mourir. À oublier.

LE JEUNE. Des jambes lisses, dures comme du bois.
Quand elle serre autour de la taille.

LE VIEUX. Pour ça, forte comme un cheval.

Un temps.

Je n'avais même plus le souvenir de ce que ça pouvait être. Un tempérament de feu. En plus, elle a vraiment joué.

LA FEMME DU RÊVE DU JEUNE. Regardez-moi ce salaud ! Dire que je l'attends interminablement !

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Ils se ressemblent tous. Je vous l'avais dit.

LE JEUNE. Allez, quoi. Faut me comprendre. C'est pas que je t'oublie. Je n'en peux plus, d'être là.

LE VIEUX. C'est un jeune chien. Faut le comprendre.

LA FEMME DU RÊVE DU VIEUX. Pourquoi tu lui donnes ton désir en pâture ?

LE VIEUX. C'est la guerre ! Si on ne rêve pas, qu'est-ce qu'on va devenir ? Ici, je n'ai que lui.

LE JEUNE, *s'adressant au vieux, ignorant ostensiblement les deux femmes qui leur font face*: La guerre, elles ne la font pas, elles. Elles n'ont qu'à nous attendre.

LES DEUX FEMMES, *youyoutant et s'exclamant*: Aiaiaiai ! Nous, on n'a qu'à les attendre. On vieillit plus vite qu'eux. Pendant plus longtemps. On ne meurt pas au front. On habille les

morts. On écarte les cuisses. On se fait raser les cheveux. On a mal au ventre, on pousse fort, on meurt de fatigue. Nos combats sont insignifiants. On ne sait pas ce que c'est. On est des papillons épinglés contre un mur. On saigne sale. Eux, leur sang est blanc. Eux, ce sont des fusées. Volent vite, explosent en vol, n'attendent jamais.

Les deux hommes se sourient, complices. Un temps.

LE JEUNE. Pour ça, on peut leur faire confiance. Elles ne sont jamais là où on les attend.

Un temps.

Un truc de bonne femme, attendre.

Un temps.

Tandis qu'elle, la putain...

LE VIEUX. Belle comme une putain, les pieds noués au dos des hommes. Avec elle, c'était différent.

Dans la scène qui suit, les deux hommes s'excitent de plus en plus en imaginant la femme. Au fur et à mesure qu'ils l'imaginent, ils s'accrochent l'un à l'autre. Les deux femmes du rêve sont dans un coin de la scène, comme des marionnettes désarticulées. Elles s'examinent l'une l'autre, touchant maladroitement leurs membres au fur et à mesure que les deux hommes les évoquent, caressant leurs jambes, soupesant leurs seins, etc. Leurs gestes sont tendres comme ceux des singes qui s'épouillent. Elles parlent en contrepoint des hommes, ensemble, en chantant sur un rythme qui s'accélère comme celui des hommes une sorte de mélodie scandant la scène.

LE CHŒUR DES FEMMES RÊVÉES. Que des bonnes femmes. Rien qu'attendre. Vieillir plus vite qu'eux. Les cuisses écartées. Habiller les morts. Nos seins à téter. Les cheveux rasés. On a mal au ventre. Pousser fort. Combats insignifiants.

LE VIEUX. Ah, je ne savais plus mon nom. Elle avait les talons plantés comme des pieux.

LE JEUNE. Sur ton dos ?

LE VIEUX. Sur mes fesses. Les jambes arquées. Moi, le sang à la tête.

LE CHŒUR DES FEMMES RÊVÉES. Seulement femmes, rien qu'attendre. Les cuisses écartées. Nos seins à téter. Ils nous dévorent en pâture. Leur proie. Combats insignifiants. Leur proie épinglée contre un mur. Ils nous sucent et nous boivent, nous sommes entièrement liquides, nous sommes leur breuvage. À la fin, on leur ferme les yeux.

LE JEUNE. Des mollets fermes, mes mains dessus.

LE VIEUX. Bruns, tendres comme du bois flotté.

LE JEUNE. Le creux des genoux...

LE VIEUX. Du velours.

LE JEUNE. La peau, du lait.

LE VIEUX. De la crème. Je lèche.

LE JEUNE. Les cuisses.

LE VIEUX. Longues, fortes comme celles d'un cheval.

LE JEUNE. Et le sexe, le sexe.

LE VIEUX. Ma main dessus, dedans, ma bouche.

LE CHŒUR DES FEMMES RÊVÉES. Leurs proies, leurs proies, liquides, leurs proies.

LE JEUNE. Moi, moi.

LE VIEUX. Le ventre creusé.

LE JEUNE. Vide. Personne d'autre que moi.

LE VIEUX. Moi.

LE JEUNE. Une vraie putain.

LE CHŒUR DES FEMMES RÊVÉES. Leur pâture, leur pâture, les yeux ouverts, leur pâture.

LE VIEUX. Rien qu'à nous deux. Pas d'autres.

LE JEUNE. Le ventre creusé. Seulement pour moi et toi.

LE VIEUX. Pas d'intérieur.

LE JEUNE. Pas d'entrailles. Rien pour la ronger
dedans.

LE CHŒUR DES FEMMES RÊVÉES. Pleines de sang,
pleines de sang, un abreuvoir pour les corbeaux.

LE VIEUX. Les seins lourds.

LE JEUNE. Personne. Ma bouche. Ma bouche.

LE VIEUX. Et moi.

LE JEUNE. Deux seins comme de la crème. Pour
moi et toi.

LE VIEUX. Comme la paume de ma main.

LE JEUNE. Roses, les pointes rugueuses.

LE VIEUX. Pas fatigués. Vifs. N'attendent pas.

LE JEUNE. La chair de poule. Je mords.

LE VIEUX. Mes mains, son cou.

LE JEUNE. Mes mains, mes mains.

LE VIEUX. Mes mains sur elle. Partout, entière.

LE JEUNE. Et les miennes.

LE VIEUX. Tes mains. Les miennes.

LE JEUNE. La bouche. Brûle. Arrondie sur ma queue.

Le vieux est à nouveau appuyé contre le jeune. Le jeune a les yeux fermés. Il prend le cou du vieux entre ses mains. Les deux hommes enlacés regardent la femme qu'ils sont en train d'imaginer se déployer sous leurs yeux.

LE VIEUX. Les yeux...

LE JEUNE. Elle n'en a pas. Aveugles.

La femme disparaît et apparaît alternativement, entre eux, dans leurs bras, derrière eux, elle grimpe sur eux, etc.

LE VIEUX. Pas d'utérus, pas d'images.

LE JEUNE. Pas d'images. Pas de pensées.

LE VIEUX. Pas d'histoire. Seulement l'oubli.

La femme qu'ils ont créée est une apparition parfaite, elle est insaisissable, elle apparaît et disparaît.

LE JEUNE. Moi.

LE VIEUX. Moi. Dedans.

LE JEUNE. Moi. L'odeur.

LE VIEUX. Moi. Je m'enfoncé.

LE JEUNE. Tu sens comme je m'enfoncé ?

LE VIEUX. Moi. Dans sa bouche.

LE JEUNE. Moi. Pas de tête.

LE VIEUX. Moi. Pas d'histoire.

Ils halètent.

LE JEUNE. Juste un trou. Des cheveux, longs, longs.
Noirs. Des nœuds dedans. Le foutre dedans.

LE VIEUX. Ses cheveux contre mon ventre. Les yeux
fermés. Pour l'oubli... Ah !

Il jouit.

LE JEUNE. Les yeux ouverts. Pour la posséder
entière. Ah !

Il jouit.

*Les deux hommes s'effondrent, enlacés l'un à l'autre. La
femme créée les domine de toute sa hauteur. Les deux femmes
du chœur des femmes rêvées se replient l'une sur l'autre
comme des marionnettes désarticulées. Elles ne forment plus
qu'un tas de vêtements par terre.*

LE CHŒUR DES FEMMES RÊVÉES, *fort, saccadé, puis de plus en plus faible et désarticulé, enfin en murmurant*: Nous, on écarte les cuisses, on n'est qu'une flaque sur le sol, ils nous rasent les cheveux, nos combats sont insignifiants. Ils explosent en vol. Des flaques, liquides, nous coulons sur leurs jambes.

Noir.

Sandra Korol

Salida

À mon père.

À ma mère.

Et à A. M.

*Avec toute ma gratitude
à Jean-Marie Piemme,
expert en maïeutique,
agaçant de justesse et d'humour.*

Création de *Salida*

Le 30 mai 2006

Au théâtre de l'Alhambra, à Genève, dans une coproduction du Théâtre Le Poche Genève et de Textes-en-Scènes, une action de promotion culturelle initiée par la SSA, soutenue par Pro Helvetia, le Pour-cent culturel Migros et l'association Autrices et Auteurs de Suisse (AdS) en partenariat avec les théâtres romands.

Mise en scène : Françoise Courvoisier

Scénographie et lumières : Gilbert Maire

Musique : Siglotreinta

Bande son : Jean Faravel

Maître de tango : Mariela Casabonne Bach

Avec :

Danseuse de tango en violet

et Begonia vieille : Françoise Courvoisier

Danseuse de tango en rouge et Begonia : Dominique Gubser

Danseuse de tango en noir et la Comtesse : Margarita Sanchez

Danseur de tango en blanc et Pato : Sandro Palese

Danseur de tango en noir et Nabum : Pietro Musillo

Et les musiciens du groupe *Siglotreinta* :

Oswaldo Belmonte : piano

Narciso Saúl : guitare

Néstor Tomassini : clarinette et saxophone

Personnages

Danseuse de tango en violet et Begonia vieille, *le visage de Begonia vieille reflète la malice des gens qui en savent un peu plus que les autres sur les grandes choses de la vie.*

Danseuse de tango en rouge et Begonia, *Begonia est une jeune femme. Son allure est fière et sa beauté inquiétante. Elle s'en sert comme d'un bouclier.*

Danseuse de tango en noir et la Comtesse, *la Comtesse est une femme âgée. Son grand rayonnement provoque désir et crainte à la fois. Son excentricité sert de paravent à une sagesse redoutable. Qu'elle abhorre par ailleurs.*

Danseur de tango en blanc et Pato, *Pato est un jeune homme. Ses réactions s'apparentent à la violence hystérique de certains timides.*

Danseur de tango en noir et Nahum, *Nahum est un jeune homme. Son élégance est indémontable et sa beauté démesurée. Mais il n'en a pas conscience.*

Les danseuses et danseurs de tango ont l'âge de leurs personnages.

Ce que nous voyons se déroule dans une salle de tango. Ce qui nous est conté se déroule dans un vieux lupanar. Les danseurs de tango appartiennent à ce que nous voyons. Les personnages appartiennent à ce qui nous est conté.

PROLOGUE

Une salle de tango, brute. Entrent des danseurs de tango, bruts. Trois femmes et deux hommes. Ils se mettent à danser avec pour seule musique le glissement de leurs chaussures sur le sol et leur respiration. La Danseuse de tango en violet les regarde en battant le rythme.

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. Salida, sangu-chito, ocho, gancho... Allez ! Que ce tango soit à la hauteur de l'histoire qu'il va raconter...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Une histoire ?

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Une pensée triste que l'on danse...

DANSEUR DE TANGO EN BLANC. Danser pour méditer sur son putain de sort !

DANSEUR DE TANGO EN NOIR. Avec dignité. Et colère !

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Et amour, couillon. Danser avec amour.

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. Non, une histoire. Simplement une histoire.

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Danser est
suffisant ! Danser raconte danser.

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. La danse ouvre
un espace de trêve.

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Je ne suis pas
en guerre.

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Tu es en feu.
Tout le temps.

DANSEUR DE TANGO EN BLANC. Tu aimes trop
le feu.

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Et alors ?
Et puis qu'est-ce que ça veut dire ça, aimer
trop ?

DANSEUR DE TANGO EN NOIR. La danse ouvre
un espace de trêve.

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. La trêve amène
la rencontre.

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. La rencontre
amène les histoires.

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Et les
histoires ? Qu'est-ce qu'elles amènent, les
histoires ?

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. La collision des exils. L'exil de celui qui raconte et l'exil de celui qui écoute.

Les danseurs viennent se placer autour de la Danseuse de tango en violet.

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. L'intérieur d'une épicerie transformée il y a longtemps en Casa.

DANSEUR DE TANGO EN BLANC, à la danseuse de tango en rouge: Mmmh... Casa... Lupanar...

Tandis que la Danseuse de tango en violet énumère les éléments du décor, les autres danseurs se chargent d'en amener quelques-uns sur scène. Ou pas. La Danseuse de tango en rouge observe le manège d'un œil critique.

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. Tiroirs à épices, présentoirs, bougies, bouteilles de rhum, causeuses usées...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Les femmes ?

DANSEUSE DE TANGO EN VIOLET. Un bar qui traverse le lieu de part en part. À jardin, un escalier qui mène aux chambres. À cour, une porte vitrée à deux battants donnant sur l'extérieur. Dehors, il fait nuit et il pleut.

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Ay, perdon, pero... Che... Un tango! Ahora?... Una historia! Yo, no... Nos vemos.

DANSEUR DE TANGO EN NOIR. Shhh!

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Qué shhh?! Un vieux lupanar, des épices et de la pluie? Pourquoi cette histoire précisément?

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Parce qu'il est temps.

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Parce qu'il est temps! *Ironique.* Tu vas claquer avant l'aube et tu veux vite raconter une histoire, une dernière histoire? *Elle rit. Un temps.* C'est ton histoire?

Soudain, le fracas d'une porte qui claque et le sifflement d'une bourrasque qui s'engouffre dans le lupanar. Le Danseur de tango en blanc s'avance vers le Danseur de tango en noir et se met face à lui. Puis il se baisse de façon à balancer le Danseur de tango en noir par-dessus son épaule droite. Il se redresse et fait le tour de la scène ainsi, le Danseur de tango en noir abandonné sur son épaule, évanoui.

DANSEUR DE TANGO EN BLANC. Lourd, lourd, comme un idiot, trouvé dehors, sous la pluie, lourd, lourd, comme un idiot perdu.

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Porte! Porte! La porte! Porte! Pato! Pato! La porte!

Le Danseur de tango en blanc balance le Danseur de tango en noir sur une causeuse. Puis il se dirige à cour et ferme la porte à double battant. Le vent cesse. Il s'assied sur le bord de la causeuse. Un temps.

LA COMTESSE. Porte ! Porte ! Porte !

DANSEUR DE TANGO EN BLANC. Fermée...

LA COMTESSE. Porte ! Porte ! Porte !

DANSEUR DE TANGO EN BLANC. Elle est fermée !

LA COMTESSE. Pour l'instant !

La Comtesse rit.

PATO. Vieille folle.

LA COMTESSE. J'ai entendu...

DANSEUR DE TANGO EN NOIR. Une femme sort des coulisses et se met à longer le bord de la scène. Elle détaille le lupanar comme on le fait de la vitrine d'une boutique. C'est une femme aux cheveux argent arrangés en un chignon étrange et surmonté d'une fleur violette. Elle s'immobilise, ferme les yeux et répète les paroles de la Comtesse, comme on le fait d'un souvenir...

BEGONIA VIEILLE. J'ai entendu...

LA COMTESSE. J'ai entendu, la folle a l'oreille tendue, entendu, la bourrasque, le vent a tourné, maintenant il vient de l'ouest! Vous savez...

BEGONIA VIEILLE. Vous savez...

LA COMTESSE. Lorsque le vent tourne...

BEGONIA VIEILLE. ...la Mariposa del muerto se réveille et s'envole...

LA COMTESSE. ... la Mariposa del muerto se réveille et s'envole...

BEGONIA VIEILLE. ...la Mariposa sort du tombeau...

LA COMTESSE. ...du tombeau et cherche la lumière des lampes à huile...

ENSEMBLE. ...le papillon du mort sort de son trou. Poussé par le vent de l'ouest. La bourrasque a parlé. La sorcière noire vole vers nous. Ses reflets brillent sous la lune. Verts. Ils se déforment à chacun des battements de ses ailes. Violets. J'entends son pouls. Il pulse à l'unisson avec les gouttes qui s'écrasent sur les feuilles grasses. Il nous faudra rendre des comptes. Farfouiller dans les recoins. Drainer les marécages et apaiser la bestiole. Le vent a tourné. Il est temps. J'ai entendu...

BEGONIA VIEILLE. Ça n'était pas la première fois que le vent tournait. Ça n'était pas la première fois que la Comtesse se mettait à brailler. *Imitant la voix de La Comtesse.* La Mariposa del muerto est en route ! Quelqu'un va mourir !

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Qui va mourir ?

BEGONIA VIEILLE. Cette nuit-là avait quelque chose de différent. Une lumière ? Une odeur ? Une musique ? Quelque chose de différent. C'est subtil une différence. La Mariposa volait vers nous. Pato et moi nous n'en savions rien. La vieille folle si. Le frottement de la lune contre les ailes du grand papillon. Elle avait tout entendu.

LA COMTESSE. J'ai entendu...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. C'est glauque. Il n'y a rien de moi dans cette histoire. Je ne pourrai pas la danser.

LA COMTESSE. Pour l'instant...

Avec plus de véhémence encore qu'auparavant, fracas de porte qui claque et vent qui lèche les murs.

LA COMTESSE. La puerta, mierda !

Le Danseur de tango en noir sursaute et se lève de la causeuse. Il regarde autour de lui, désorienté. Il se dirige vers la porte.

DANSEUR DE TANGO EN BLANC. Non !

DANSEUR DE TANGO EN NOIR. Non ?

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Au bord de la scène, la femme aux cheveux argent franchit la limite qui la sépare du lupanar. Elle fait quelques pas par-ci, par-là, lentement...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE, *comme un souvenir*: Comme ceux que l'on fait lorsqu'on retourne pour la première fois là où tout a commencé...

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Oui. Comme ceux-là. Et puis...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Elle s'arrête à la hauteur de l'homme qui veut partir.

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Oui...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Elle pose sa tête contre son dos...

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Un temps...

DANSEUSE DE TANGO EN ROUGE. Elle se détache de lui, adresse un dernier regard aux deux hommes et sort à cour en refermant la porte.

DANSEUSE DE TANGO EN NOIR. Tango !

Noir sur scène. Craquement d'une allumette. Le danseur de tango en blanc allume des bougies. L'obscurité recule. Sont présents sur scène Pato et Nabum.

NAHUM. Je suis tombé en panne. Il y a de la boue jusqu'au toit. J'ai laissé les phares allumés. La rivière a débordé de son lit. Il fait noir. Votre épicerie était le seul bâtiment éclairé. Je me suis perdu. Qui êtes-vous ? Quelqu'un m'a ramassé dans la boue. Je ne me souviens plus...

PATO. Une chance.

NAHUM. Pour une épicerie, si tard, c'est une chance, oui...

PATO. Épicerie.

NAHUM. En grosses lettres sur la devanture, ça se voit de loin, c'est bien... Écoutez, je dois absolument...

Pato a disparu. Un temps. Doucement, Nabum se met à parler, en détaillant les mots, une litanie, un rituel, en boucle, et quelques pas de tango aussi, tout seul. Pas et mots enchaînés les uns aux autres sans jamais les terminer et sans cesse recommencés, plus vite, plus fort. Le tout défile comme quelque chose qu'on se répète par peur de l'oublier.

NAHUM. Creer en la concordancia
Creer en la coherencia
Creer en la esperanza
Creer en el milagro
Creer en la lucha
Creer en el absurdo
Creer en la suerte
Creer en el equilibrio
Creer en el imposible
Creer en la tregua
Creer en la armonía
Creer en la locura
Creer en la victoria

LUPANAR ET MARIPOSA

La Danseuse de tango en rouge apparaît. Elle reste en retrait et observe en silence le rituel de Nabum. Puis elle remonte ses cheveux en un chignon étrange et y plante une fleur violette. Elle modifie son habillement en le déchirant çà et là, de sorte à découvrir ses bras et à mettre en valeur sa poitrine, sa taille, ses jambes peut-être. C'est maintenant une jeune femme à l'allure fière et à la beauté inquiétante.

Un temps.

BEGONIA. En panne, hein? Venant de toi, ça me surprend...

NAHUM. On se connaît?

BEGONIA. Non. *Elle se sert un verre de rhum.* Le tissu de ton pantalon. Il laissait présager un esprit fin, celui d'un poète presque. Mais tu me fais le coup de la panne. C'est vraiment ton pantalon?

NAHUM. Mon pantalon...

BEGONIA. Begonia... Mon nom est Begonia...

NAHUM. J'ai besoin d'une corde.

BEGONIA: Oui, moi aussi... On en est tous là!

NAHUM. Je suis tombé en panne. Il y a de la boue jusqu'au toit. J'ai laissé les phares allumés. La rivière a débordé de son lit. Il fait noir.

BEGONIA. Tu es certain de ne pas être poète? Tu serais suffisamment dépourvu d'humour pour l'être.

NAHUM. Votre épicerie était le seul bâtiment éclairé. Je me suis perdu. Qui êtes-vous? Quelqu'un m'a ramassé dans la boue. Je ne me souviens plus...

BEGONIA. Pour une épicerie, si tard, c'est une chance... Tu es...

NAHUM. Nahum!

BEGONIA. ...en panne. Longer la rivière était la chose la plus imbécile à faire. Le vent a tourné. Il vient de l'ouest maintenant. N'importe quel idiot...

NAHUM. Je ne suis pas d'ici.

BEGONIA. Ah...

NAHUM. De l'autre côté de la frontière.

Elle se ressert un verre de rhum.

NAHUM. Écoutez, je suis très en retard, il faut absolument que...

BEGONIA. Ce qu'il te faut, c'est un tracteur.

NAHUM. Oui, oui, un tracteur ça serait parfait !

BEGONIA. Oui! Oui! Ça serait parfait. Parfait comme le monde. Comme la vie. Comme les hommes et leurs histoires... Parfait comme ce rhum, tiens: caramel et curare tricotés ensemble!

Elle va vers une causeuse et s'y assoit.

BEGONIA. Quand le vent tourne comme ça, le ciel chiale pendant des jours. Infernal. Le reste du voyage il faut le faire avec le livreur de rhum. *Avec langueur.* Sa camionnette est grande... Il connaît le paysage par cœur... *Un temps, puis froide.* Et il se réapprovisionne à la frontière.

NAHUM. Oh! Alors... Merci, merci, c'est très important, vous savez, je dois vraiment...

BEGONIA. Oui, oui, oui...

Un temps.

NAHUM. Le livreur de rhum, il est...

BEGONIA. ...en route.

Un temps.

BEGONIA. Dites-moi, le poète, vous n'avez rien remarqué? Je veux dire en venant jusqu'ici? Je ne sais pas, moi, quelque chose, une odeur, une lumière, une musique? Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de différent? Cette nuit a quelque chose de différent, non?

NAHUM. C'est subtil, une différence.

BEGONIA. Et un papillon? Vous n'avez pas vu un grand papillon noir?

NAHUM. Je ne suis pas poète.

BEGONIA, PATO et NAHUM

Le Danseur de tango en blanc apparaît. Tous les trois s'observent en triangle. Puis le Danseur de tango en blanc se met à retrousser méticuleusement les manches de sa chemise en regardant Nabum droit dans les yeux. Le Danseur de tango en blanc devient l'homme que l'on doit craindre.

PATO. Boludo.

BEGONIA. Pas lui. Lui, il est là parce qu'il est en panne.

PATO. Boludo.

BEGONIA. Couillon.

NAHUM. Pourquoi ?

BEGONIA. Votre pantalon peut-être.

PATO. Couillon.

Paumé dans la boue.

Lourd comme un idiot.

M'a démis une épaule.

NAHUM. C'est vous qui m'avez trouvé? Je suis tombé en panne. De la boue jusqu'au toit. J'ai

laissé les phares allumés. La rivière a débordé de...

PATO. ...Boludo.

Pato se sert un verre de rhum.

BEGONIA. Un jour qu'il pleuvait comme ça, on m'a expliqué que c'était parce que Dieu n'avait plus assez de ses deux mains pour contenir toutes les prières des hommes. La pluie, c'est le trop-plein de prières que les mains de Dieu expulsent. Des prières renvoyées à la terre. Des prières qui s'écrasent sur le sol et qui abreuvent les sillons de glaise noire. Pour que poussent les arbres. Des arbres bruts, pleins de nervures et de nœuds grotesques. Des nœuds dans lesquels les hommes ne peuvent s'empêcher de déposer leurs prières. Et caetera. Et caetera. Et caetera. Il n'y a pas d'arbres de l'autre côté de la frontière? que vous veniez déposer vos prières dans les nôtres.

PATO. Trop de lait.
Seins qui refoulent.

BEGONIA. Sais-tu que Nahum habite de l'autre côté de la frontière? Tu as boutonné dimanche avec lundi. Encore.

NAHUM. J'étais ici pour affaires. Elles sont terminées.

PATO. Salut.

BEGONIA. Mais Nahum est en panne avec de la boue jusqu'au toit et les phares allumés. Il doit attendre le livreur de rhum. Vous dansez ? Pato est un excellent danseur.

NAHUM. Non. J'ai suivi des leçons, comme tout le monde.

BEGONIA. Dansons.

Begonia se colle à Nahum. Ils dansent un tango. Nahum danse extrêmement bien. Il se passe quelque chose. Soudain, Nahum s'arrête de danser. Un temps.

PATO. Trop de blanc
Sous les ongles.
Retire les pattes.
Fleur souille.
Fleur empeste.

Pato ricane. Un temps.

NAHUM. Pourquoi, il ne...

Un temps.

BEGONIA. ... finit pas ses phrases ? C'est sa manière à lui de vous faire comprendre qu'il vous méprise. Complète ou incomplète, sa pensée demeure au-dessus du commun des mortels.

Vous faites partie du commun des mortels. Il ne finit pas ses phrases...

NAHUM. Vous avez raison. De l'autre côté de la frontière, les arbres n'ont pas de nœuds à prières. Je vais attendre le livreur dehors.

BEGONIA. Reste à savoir si votre prière se cramponnera avec suffisamment de force. Dieu a les doigts glissants.

NAHUM. Les prières sont légères. Je ne crois pas qu'elles puissent s'écraser au sol. *Un temps.* Il ne le permettrait pas.

BEGONIA. Votre Dieu peut-être. Le Dieu qui habite sur les flancs de celle dont vous écartez les cuisses. De l'autre côté de la frontière. Celle dont le manque vous fait gémir comme un chiot. Ici, Dieu ne retient rien et permet tout. Ivre du matin au soir. Il ne supporte pas les bouffées de soufre qui s'échappent des entrailles de nos bourbiers. Ici, Dieu utilise ses mains pour se boucher les narines. Pas pour retenir nos prières.

PATO. Viendra pas.
Rhum frelaté.
Ronfle sur le sexe d'une rousse.
Papillon noir dans la bouche.

BEGONIA. Quoi ? Pato, tu l'as vu ?

NAHUM. Vu qui ?

BEGONIA. Où ?

NAHUM. Qui ?

BEGONIA. Où Pato ?

NAHUM. Le livreur, c'est ça ? Il a vu le livreur de
rhum ?

PATO. Carrefour.

BEGONIA. C'était lui ?

NAHUM. Quand ?

BEGONIA. Réponds, Pato ! C'était lui ?

PATO. Si.

NAHUM. Quoi ? Quoi ? Il y a un problème, n'est-ce
pas ? Le livreur ne viendra pas ?

PATO. Mariposa.

Begonia se sert un verre de rhum.

BEGONIA. Quand ?

PATO. En ramenant couillon paumé
Plein de boue...

BEGONIA. Putain, Pato! Et pourquoi tu ne m'as rien dit?

PATO. Contes de bonne femme!
Folles.
Toutes.
Juste un papillon!

NAHUM. Le livreur ne viendra pas.

BEGONIA. Juste un papillon.

PATO. Une vieille folle! Elle pisse du rhum toute la journée, Beg! Contes de bonne femme! Là!

BEGONIA. Et lui? C'est pas un conte, lui!

PATO. Hasard.
Charrié par les pluies.
Mauvaise coïncidence.
Rat!
Rat malade...

NAHUM. Je ne suis pas un rat.

PATO. Rat malade!
Rat des villes.
Parfum sur la queue.
Tient à peine debout.
Délicat.
Couilles en peau de coquelicot.

BEGONIA. Ignorez-le. Pato est un chien qui défend son bac à sable. Et l'os qui va avec. Il le supporte mal quand d'autres chiens pissent sur son territoire.

NAHUM. Mais, mon Dieu, je ne...

BEGONIA. Vous y croyez, vous? En Dieu.

NAHUM. Oui.

BEGONIA. Viste? Lui, il y croit aux contes de bonne femme. Et à la Mariposa, vous y croyez à la Mariposa?

PATO. Rat des villes.
Sait rien.
Histoires de marécages, ça.

BEGONIA. Et si elle n'était pas si folle que ça, hein, Pato? Et si c'était vrai? Quelqu'un viendra de l'autre côté de la frontière et amènera la mort avec lui.

NAHUM. Qui a dit ça?

PATO. La vieille folle...

BEGONIA. La Comtesse...

NAHUM. Je ne la connais pas...

BEGONIA. Vous venez de l'autre côté de la frontière...

NAHUM. Le livreur de rhum! Quand? Dites-le-moi.

BEGONIA. Ça fait un moment qu'elle vous attend. Ça serait dommage de partir sans lui dire bonsoir...

PATO. Contes de bonne femme.
Juste un papillon.

NAHUM. Bon, ça suffit, j'en ai assez!

BEGONIA. Il a raison. Ça suffit. Pato! Tango!

Camille Rebetz

Nature morte avec œuf

Création de *Nature morte avec œuf*

Le 10 mai 2006, à la Maison des Arts Thonon-Évian, dans le cadre de l'opération Colporteurs, une coproduction du Théâtre Le Poche Genève, de l'Arsenic Lausanne, de Château Rouge Anemasse, de la Maison des Arts Thonon-Évian, de la Cie Angledange et de Textes-en-Scènes, une action de promotion culturelle initiée par la SSA, soutenue par Pro Helvetia, le Pour-cent culturel Migros et l'association Autrices et Auteurs de Suisse (AdS) en partenariat avec les théâtres romands.

Mise en scène : Andrea Novicov

Scénographie et accessoires : Sven Kreter

Costumes : Coralie Chauvin

Lumières : Laurent Junod

Avec :

Évariste : François Karlen

Thérèse : Sylviane Tille

Violette : Anne-Catherine Savoy

Jacob : Vincent Fontannaz

L'auteur tient à remercier pour leur précieuse collaboration Jean-Marie Piemme, Anne-Marie Guilmaine et Andrea Novicov.

*Violette, bossue en âge de concevoir qui attire satyres et badauds
Thérèse, guérisseuse désemparée par la faillite de sa roulotte
Jacob, ou Jack, aurait pu devenir modèle de Michel-Ange,
lâche et parfois vraiment lamentable*

*Évariste, petit gros impuissant qui voudrait donner des leçons à
Dieu*

Kiki, animal vivant

*Au milieu de nulle part, une vieille roulotte décatie, rongée par
les souris. Derrière la roulotte se trouve la couche de Violette.*

SÉQUENCE 1

La roulotte paisible de Thérèse. Évariste entre.

ÉVARISTE. C'est bien ici les miracles ?

THÉRÈSE. Tout doux, mon Kiki !

ÉVARISTE. Les laiderons qui fixent rancard, les gueux qui grattent leur billet... C'est ici qu'on conjure le sort ?

THÉRÈSE. Il est arrivé au Ciel de se déchaîner assez rapidement. Hélas, Monsieur, j'ai fermé boutique. Je pratique plus. Le commerce local supporte pas la concurrence des grands marchés. Si vous avez un problème, allez chez un pharmacien. C'est la nouvelle tendance.

ÉVARISTE. Les spécialistes chez qui je suis passé sont tous en dépression. Paraît que vous travaillez avec une créature incroyable. Je veux la rencontrer.

THÉRÈSE. Violette s'est mise à son compte. J'ai dû la limoger.

ÉVARISTE. Ma magie à moi la fera revenir.

THÉRÈSE. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

ÉVARISTE. Si elle est comme je l'imagine, je veux la faire porter. Et j'ai besoin de vous comme assistante.

THÉRÈSE. Violette porte déjà bien assez de malheurs.

ÉVARISTE. Je paierai.

THÉRÈSE. Tu entends, Kiki. Je crois que le monsieur veut faire un enfant à Violette. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu serais peut-être plus obligé de chasser ta nourriture tout seul.

ÉVARISTE. De la pâtée lyophilisée ? Je note.

THÉRÈSE. Vu comme ça, on peut pas vraiment refuser. Un instant, Monsieur. Je vais voir si elle est disposée. J'ai bien quelque chose qui lui fera descendre son fruit.

Thérèse sort et rejoint la couche de Violette.

SÉQUENCE 2

La couche de Violette. Thérèse entre.

THÉRÈSE. Debout, la bête !

VIOLETTE. Deux sous pour regarder, trois pour toucher, cinq pour le grand jeu...

THÉRÈSE. Violette, est-ce que je peux te couper les ongles ? Je te promets que je les garde pas. *Elle coupe les ongles à Violette et la soigne un peu.*

VIOLETTE. Qu'est-ce qui t'excite pareillement ?

THÉRÈSE. Encore reçu des coups ?

VIOLETTE. Dans le dos, cette fois. Le rustre s'est tiré avec mon sac. En courant. Mon salaire a filé avec lui.

THÉRÈSE. Mets un peu de camphre, il faut que tu sois en forme. J'ai dégotté une affaire vraiment sympa pour toi.

VIOLETTE. Tu es brave, Thérèse. J'aimerais pouvoir te remercier, te le rendre au centuple. Que veux-tu ? Une aubaine pour un spermatozoïde minable, et me voici mauvaise graine. Condamnée à fleurir

la nuit sur les bords d'autoroute et pas dans un vase en cristal. Qui s'en soucie ? Toi. Seulement toi !

THÉRÈSE, *auscultant les ongles de Violette*. Mon flair me dit que notre visiteur pourrait bien redonner de la stabilité à mon Kiki. Boisson énergisante ! *Violette boit*. Tu te sens mieux ?

VIOLETTE. Prête à monter sur le ring !

THÉRÈSE. Monsieur ! Vous pouvez entrer. *Évariste entre*. La chance est avec nous ! Violette est dans de très bonnes dispositions.

ÉVARISTE. Voyons cela ! Je m'appelle Évariste. Les limaces me touchent. Michel-Ange est un salaud. Si cet imposteur n'avait pas tagué ses cochonneries sur des murs bénits à l'eau de boudin, la limace n'aurait pas mauvaise conscience. Un être visqueux n'aspirerait pas à vivre ailleurs qu'au pays des étrons. Beurk ! point final ! Mais non, à cause de ce badigeonneur, la limace se veut raide comme un serpent. Nous sommes tous des limaces. C'est bien que tu aies accepté... Je t'en prie, approche. Montre-moi ! Un tour ! Derrière ! Bien ! Présente-le ! Plus près ! Les mains dessus ! Sourire ! Tourne ! Assise ! Jambes croisées ! Décroisées ! Ouvertes ! De dos ! Lentement, recommence ! Bouge ! Bouge lentement ton... voilà, très bien, c'est ça ! Lève-toi et avance ! Touche-toi ! Lèvres... seins... doigt dans

la bouche! Oui, seins... ventre... sexe, maintenant! Ondule! Reviens plus haut! Retourne sur le sexe! Lentement! Ouais, parfait! Tu as tout ce qu'il me faut, vraiment! On va se mettre au boulot tout de suite. *Il s'apprête à sortir.*

THÉRÈSE. Vous allez où? Violette attend. Si c'est moi qui gêne, je peux me retourner.

ÉVARISTE. Je dois m'occuper de l'aspect technique.

THÉRÈSE, *lui versant une tisane.* Pas besoin de technique avec Violette. Buvez cette décoction. Grâce à elle, plus d'un mourant s'est soulagé dans les bras de Violette.

ÉVARISTE. La gymnastique, c'est pas pour moi. De toute façon, j'avale le Viagra comme du jus de pommes, alors votre tisane... *Il sort.*

THÉRÈSE. Gingembre et céleri, je vous jure que ça aide! Tu comprends quelque chose, Kiki?

VIOLETTE. N'insiste pas, Thérèse. Tu vois bien qu'il est inapte, le pauvre!

THÉRÈSE. Il en va de ma crédibilité. Je me suis engagée pour qu'il te fasse un enfant.

VIOLETTE. La belle affaire!

THÉRÈSE. Tu me feras pas le coup de te rétracter.

VIOLETTE. Tu me connais, Thérèse. Le plat du jour est infect. Je vais avaler quand même, bouffer jusqu'à saturation. Je ferai semblant que c'est des fruits exotiques, je me boucherai le nez, je penserai à tous les abstinents... et puis je dirai merci.

SÉQUENCE 3

La couche de Violette, juste après. Évariste revient, accompagné de Jacob.

ÉVARISTE. Je te présente Jack. C'est un bon garçon.
Vous allez faire un petit jeu ensemble.

THÉRÈSE. Vous me faites signe si vous avez besoin
de moi.

ÉVARISTE. Musique! Le chevalier... c'est toi qui
fais le chevalier, Jack! Le chevalier vient de se
faire remballer par une princesse frigide. Il
enlève les cottes de maille qu'il a portées durant
son long combat contre une ogresse... Un
string, des griffures sur son torse humide, le
chevalier s'approche de la dépouille de l'ogresse.
Moteur!

VIOLETTE. L'ogresse... c'est moi?

ÉVARISTE. On a déjà quelqu'un pour Blanche-
Neige. Et tais-toi, tu es morte.

VIOLETTE. Ah oui, c'est vrai, je suis morte!

THÉRÈSE. Vaut mieux que tu regardes pas trop,
Kiki!

ÉVARISTE. Bien, Jack, oui. Refais-le au ralenti.
Maintenant crache par terre à côté d'elle. Ouais!
Touche-la. Vas-y, tu peux la toucher tant que tu
veux.

VIOLETTE. C'est ma bosse qui te dérange ?

ÉVARISTE. Reprends au moment où tu craches par
terre. Attrape-la par les cheveux. Fessées. Plus
fort que ça ! Fesse-la encore ! Apprends-lui
comment tu dresses ton âne. Rentre-la. Et toi, la
cyclope, tu bouges pas !

VIOLETTE. Faudrait savoir ! Un cyclope ou une...

ÉVARISTE. Tu es morte. Rien. Pas un signe de vie.
Jack, commence à souffler un peu rauque. Tu
peux la mordre. Rythme, cadence ! Appuie-toi
sur elle !

JACOB, à *Violette* : C'est comment ton nom ?

ÉVARISTE. Jappe, mugis, beugle... ! T'es un lion.
Un lion sur le cadavre d'une guenon. Sors tes
canines ! Tiens-la comme on domine le bétail !
Accessoires ! Fouet, cravache, gourdin. Tu te
venges, Jack. À cause de la belle qui t'a refoulé.
Tu es ivre de rage. Cravache, cravache ! Secoue sa
crinière ! Crache !

THÉRÈSE. Elle s'appelle Violette.

ÉVARISTE. La bête, tu commences à couiner.
L'ogresse se réveille comme quand on croque
l'orteil des morts. C'est bon, Jack! Retourne-la!
Face. Prends-la de face. Tu veux lui montrer qui
est le chef. La bête fait semblant de se débattre,
mais le chevalier la maintient solidement. Tu y
es presque, Jack.

JACOB, à *Violette*: Mon vrai nom, c'est Jacob.

ÉVARISTE. Tiens-la par la mâchoire. Crache encore!
Grognements! Braie plus fort! Un ours! Là...
presque... presque, oui... *Jacob jouit*. Formi-
dable! Maintenant, croisez les doigts. Je peux?
Il touche la bosse de Violette. Accouplement parfait!
J'espère que ça va prendre. *Il sort*.

VIOLETTE. On ne me demande jamais mon
prénom.

THÉRÈSE. Je pense que c'est terminé, Kiki. Tu peux
ouvrir les yeux.

VIOLETTE. Jack, c'est ça?

JACOB. Ouais... Jacob, si tu préfères.

THÉRÈSE. Vous permettez? *Elle ausculte Violette*.

SÉQUENCE 4

*La roulotte de Thérèse. Évariste attend nerveusement.
Thérèse finit par arriver.*

THÉRÈSE. Jolie prestation, non ? Mieux que n'importe quelle pilule. La bosse de Violette a encore quelques pouvoirs. J'espère que ça vous a fait retrouver votre tonus.

ÉVARISTE. Mais je m'en contrefous de mon tonus. J'ai engagé un étalon, c'est pas pour rien. C'est moi qui guide et Jack qui trotte. C'est ce qu'il a mis dans le ventre de Violette qui compte. C'est pour ça que je casque.

THÉRÈSE. La vie et la mort, c'est des mystères insondables. Y a que Kiki qui les connaît. Moi je m'amuse juste avec un petit répertoire et quelques formules. Hélas, la superstition se compte pas comme des francs suisses, c'est une valeur qui fluctue. Surtout depuis qu'ils ont inventé l'informatique pis le Prosac. Je suis une « fashion victim ». Ou une ratée, tu as raison, mon Kiki ! Va, Kiki ! Va attraper une souris. Et te prive pas, tu mérites ta potée. Vous voyez ? Il reste.

ÉVARISTE. Moi, je ne suis pas là pour m'amuser. Est-ce que la mayonnaise a pris ?

THÉRÈSE. Ben non! Non! Y en aura pas d'enfant.
Ça pas marché. Je peux pas faire de miracle. Et
pourtant, je vous jure qu'elle était féconde. J'ai
vérifié.

ÉVARISTE. Jack, ici! *Jacob apparaît*. Résultat nul!
Combat pour beurre! La bête aura ses jetons,
imbécile! Ses ragnagnas, tu piges? Même pas
fichu de me la foutre en cloque! Un taureau qui
merde, on le fout dans un cirque et on lui plante
des piques dans le cul.

THÉRÈSE. Il faut pas travailler avec des intermé-
diaires.

JACOB. Pas possible! C'est ma toute première
contre-performance. D'habitude, je suis quel-
qu'un qui vaut... vachement plus! Cent pour
cent biceps et jamais de question! Je comprends
pas ce qui cloche.

ÉVARISTE. C'est l'âne en toi que j'ai engagé. Je t'ai
payé pour que tu la défonces et c'est tout.

JACOB. Attends! Je peux faire mieux... rattraper le
coup. Je veux bien le faire gratos... pour la
bonne cause.

ÉVARISTE. T'as pas pu me la gonfler, tu ramasses
ton fric et tu te casses.

JACOB. Je peux faire un effort, je te jure. Je suis prêt à réfléchir.

THÉRÈSE. Je suis d'accord avec Kiki. Tout ça a vraiment manqué de doigté. C'est vrai, Violette est pas le genre de fille qui se donne dans une « one night ».

JACOB. C'est exactement ce que je voulais dire... Comment on fait alors ?

THÉRÈSE. C'est l'amour qui est la clé de toute chose.

ÉVARISTE. Déjà qu'il faudra poireauter pendant toute une gestation, mais, en plus, il faut inséminer la bête avec des gants. Quand je constate à quel point la nature est un flop, je me demande si je ferais pas mieux d'être complètement désespéré.

JACOB. T'inquiète, Évariste. Je suis ton homme. Tu vas voir comment ça se relève, un Jack ! J'ai des atouts plein les poches.

THÉRÈSE. Contre mauvaise fortune bon cœur ! Violette est fertile, mais elle s'ouvrira que devant un beau papillon. C'est aussi Kiki qui le dit. La nature, il connaît...

ÉVARISTE. Allons-y pour la prise deux !

SÉQUENCE 5

Près de la roulotte, un restaurant improvisé. Violette et Jacob s'assoient. Un temps. Évariste apporte le premier plat.

ÉVARISTE. Me voici !

JACOB ET VIOLETTE. Ah !

ÉVARISTE. Le premier plat... les escargots !

JACOB. Le premier plat ?

VIOLETTE. Des quoi ?

JACOB, *pour lui*: Le premier plat ? Mais il est complètement cinglé !

VIOLETTE, *pour elle*: Des quoi ? Ça y est, je suis cuite.

JACOB, *pour lui*: Pourquoi pas la première bosse, pendant qu'il y est ? Des escargots aussi visqueux que son dos ! Il me teste, c'est ça. De l'amour ! Il croit que ça va m'empêcher de l'embobiner... Eh ben, je vau plus qu'une grosse pute, moi. J'ai pas rien qu'un sexe pour penser. Allez, Jack, fais semblant d'être normal

et sors-lui deux trois fadaïses. Le coup du championnat de ski, ouais! Comment, quelle discipline? Ça y est, je suis dans la merde. Bon, je lui balance le champ de bosses comme de rien, je le dilue dans plein de trucs, les montagnes russes, par exemple, et ça devrait passer. Et la crevasse, oui, ça devrait lui plaire. Merde, qu'est-ce que j'ai fait? Pourquoi j'ai pas dit, je sais pas, que c'était grâce au bon Dieu que j'en suis ressorti de cette foutue crevasse, ou grâce à un ange, mais pas une fée, pas cette fée-là... Vite, autre chose! Changer de sujet, tout de suite. Le Sahara, c'est ça. Le sable, le calme, le soleil... Non, pas le chameau! Un chameau, merde alors! Comment je vais me sortir de ce pétrin? Au secours, Évariste!

VIOLETTE, *pour elle*: Au moins, c'est radical. Il demande à me revoir dans un endroit bizarre et ça commence avec une sombre histoire d'es-cargot. Avec ce sale type qui nous surveille, je n'ai aucune chance. Qu'est-ce que tu dis, Jacob? Du ski, les montagnes, et maintenant le désert. C'est ça que j'entends. Je me déconfis déjà. Zut, mes mains tremblent! Violette, je t'en prie, trouve quelque chose. Si je ne pose pas de question, je vais rougir encore. Le ski, la montagne, les crevasses et puis le désert...? Le chameau, c'est ça! Est-ce qu'il a déjà grimpé sur un chameau? Lance-toi, Violette. On dirait que ça le perturbe. J'essaie un sourire, bête, ma foi. Je suis sûre d'avoir une crotte de nez qui traîne ou

quelque chose au bord de la lèvre. Mon Dieu, ces escargots, c'est vraiment répugnant. Pourvu que le serveur!...

Évariste apporte le premier plat.

ÉVARISTE. Me voici!

JACOB ET VIOLETTE. Ah!

ÉVARISTE. Le premier plat... les escargots!

JACOB. Le premier plat?

VIOLETTE. Des quoi?

JACOB. J'ai été champion, tu sais. Champion de ski. Je me suis longtemps entraîné en montagne.

VIOLETTE. Quelle discipline?

JACOB. Les champs de bosses!... Après j'ai arrêté. Ça me faisait vomir. Je veux dire... tu vois... ça fait comme des remous quand tu passes dessus. Secoué de partout, tu comprends? T'as déjà essayé les montagnes russes? C'est un peu la même chose. Et puis, bon, la montagne, c'est dangereux. Une fois je suis même tombé dans une crevasse...

VIOLETTE. Et?...

JACOB. J'ai eu de la chance. Sûrement que la fée Carabosse est passée par là! Ou... ou une autre, hein, je dis ça...

VIOLETTE. Après tu as continué le ski?

JACOB. Ah non! Après, non, alors. Fini. Le calme plat. Après, j'ai traversé le désert. Oui, tu vois... le Sahara... les dunes à perte de vue...

VIOLETTE. Tu es déjà monté sur un chameau?

JACOB. Oui, mais pas sur toi... Je veux dire, rassure-toi! Les chameaux, c'est... enfin, c'est gentil, les chameaux. Des braves bêtes que j'aime beaucoup. Comme les escargots d'ailleurs. Et comme toi aussi. Je veux dire... gentils comme toi, les chameaux... Tu manges pas?

VIOLETTE. Moi et les limaces...

JACOB, *à Évariste comme à un serveur*: Monsieur, s'il vous plaît, vous pouvez nous embarrasser?

ÉVARISTE. Imbécile!

VIOLETTE. Il est infect, ce serveur.

JACOB. Non mais t'as vu ta bosse?... T'as vu sa botte? Il... Il se grasse la botte... il se gratte la bosse. Enfin... il se la gratte... sa bosse... Son soulier, je veux dire, qu'il se gratte.

VIOLETTE. Non, j'ai pas vu. *Pour elle*: Tiens, Jacob ne dit plus rien. Est-ce que je l'aurais vexé? Il a l'air de lire dans mes yeux. J'espère qu'il ne remarque pas que j'ai le hoquet, comme chaque fois que je veux être coquette. Non, Violette. Tu es ridicule. Des illusions d'adolescente anorexique! Ne te mets rien en tête. Pense à autre chose, cherche! Il faut briser ce silence. Dire n'importe quoi. Allez!
Haut: Une vie bizarre. Les passants, toucher ma bosse, faire la manche le dimanche... Tombée enceinte une fois, je n'ai jamais su qui était le père. Au milieu de douze hommes, et moi cagoulée, alors, le reconnaître?... Le petit? Une aiguille à tricoter! Une idée de ma voisine, celle qui ramasse les vieux ongles et qui parfois me soigne. Les personnes gentilles sont rares. Les remarques gentilles aussi, ce genre d'intentions, je t'en remercie... Je te parais un peu bizarre, sans doute. Je m'emporte. C'est normal qu'il pique, ce vin? Ça me brûle partout. J'ai la tête qui tourne. Ce vin, sûrement, Jacob. Très peu l'occasion d'en boire. Un instant... Permets-moi. Il faut que je me remette.

ÉVARISTE, *bas à Jacob*: Couillon! T'es vraiment un beau couillon. Est-ce que tu sais que les disciples de Vinci lui ont offert leur vie sous des paratonnerres, pour l'amour de l'art? Elle est prenable. Qu'est-ce que tu attends pour lui sortir la grosse artillerie?

JACOB. Elle peut t'entendre.

VIOLETTE, *pour elle*: Pourquoi j'ai l'impression de flotter? Comme il est beau, Jacob, plus doux que la serviette en satin sur mes genoux. Tout crapaud a le droit de rêver au baiser d'un prince. Violette, noie ces idées de folle. Tu te ridiculises face à lui avec tes rougeurs sur les pommettes. Je ne suis pas une grenouille. Même si c'est dégueulasse, Jacob va passer son chemin.

ÉVARISTE. Mais non. Elle est dans les vapes, tu vois bien.

VIOLETTE, *haut*: Hips!

ÉVARISTE. Jésus ne craignait pas de se torcher avec les mains. Tu es immoral de rechigner devant un misérable kyste. Pour accéder au panthéon, Jack, il faut savoir bâfrer du gras le nez dans le foutre. L'amour, ça sent pas toujours l'eau de rose. Rappelle-toi que les plus belles fleurs poussent souvent sur du fumier!

VIOLETTE, *pour elle*: Allez, maintenant, je sèche mon visage, je me tiens droite, lui dis au revoir sans excuse. Vers ma triste couche!

ÉVARISTE. Ça y est, elle est de retour.

VIOLETTE, *à Évariste*: Non merci, je ne prendrai pas de tourte. Au revoir, Jack!

JACOB. Tu pars déjà? *Violette sort.* À *Évariste*: Et là, quoi? Merde, qu'est-ce que je fous?

ÉVARISTE. Cours!

JACOB. Violette, attends! Dehors, les rues, si jamais... Je te raccompagne!

Jacob sort et cherche Violette.